

Rachid Naim

L'Arabe aux yeux de l'orientalisme littéraire

Abstract: For centuries ago, the Arab has been vilified and demonized. Western representations of the Arabs and their culture and religion are so negative and reductive. They are seen as backwards, religious fanatics, irrational... French literature, especially orientalist written by authors-travelers such as Gustave Flaubert or le Comte de Volney used arab characters and space as narrative leitmotiv. First, readers could feel a kind of fascination for the oriental world but then the disillusion came and some texts began so aggressive. Some authors, like Chateaubriand and Lamartine, even called openly for a direct colonization of the arab countries.

Keywords: Arabs, literature, Orientalism, representations, Europe, French.

Résumé: Tout au long de l'Histoire, l'être occidental s'est construit un système de représentations concernant son voisin de la rive sud de la Méditerranée. Miroir de la société, la littérature va emboîter le pas et avec l'arrivée de la mode orientaliste, la littérature française va mettre en scène d'une manière continue l'Arabe et son univers. La fascination des écrivains pour l'Orient fait bientôt place à une déception et une désillusion donnant lieu, à leur tour, à une agressivité insoutenable qui va aller jusqu'à préfigurer l'Histoire et annoncer les affres du colonialisme.

Mots-clés: Arabe, Europe, littérature, représentations, orientalisme, voyage.

TOUT AU LONG DE L'HISTOIRE, L'ÊTRE OCCIDENTAL s'est construit un système de représentations concernant son voisin de la rive sud de la Méditerranée. L'Arabe est devenu ainsi pour l'Européen « l'Autre » par excellence. Miroir de la société, la littérature va emboîter le pas et avec l'arrivée de la mode orientaliste pendant le 19 siècle, la littérature française va mettre en scène d'une manière continue l'Arabe et son univers. Des écrivains comme Chateaubriand, Lamartine ou encore Flaubert vont entamer des voyages en Orient et vont créer une altérité arabe (religieuse, culturelle, politique voire raciale) et changer définitivement comment l'Occident perçoit les Arabes.

Les écrivains du XIX^e siècle vont entretenir avec l'Orient et ses habitants une étrange relation. Tout d'abord, ils prennent la direction de l'Orient pour y rechercher un peu d'exotisme susceptible de les inspirer. Cependant, la magie qu'exerce ce lieu et la fascination qu'ils éprouvent à son égard fait bientôt place à une déception et une désillusion donnant lieu, à leur tour, à une agressivité insoutenable. Quelques uns parmi ces écrivains vont même devenir de grands chantres du colonialisme. Quatre stades, clairement identifiables, marquent ainsi ces « voyages en Orient » : un stade de fuite et d'exotisme, un autre de fascination et d'attrance, un troisième de déception et de désillusion et un ultime d'animosité et de malveillance.

1. Fuite et exotisme

Si l'orientalisme académique a relégué l'Orient au rang d'un simple musée d'antiquités sans aucune réalité dynamique contemporaine, l'orientalisme littéraire, quant à lui, a continué à développer pour cet espace géographique une véritable attrance. Mais celle-ci est d'ordre onirique et imaginaire. Les académiciens scientifiques nient à l'Orient son existence actuelle tandis que ce même espace nourrit le réservoir imaginaire littéraire et artistique européen. En d'autres termes, ce que l'Orient « perd en réalité historique, il le gagne en puissance de rêve. Autant l'Orient social peut être ignoré, dénaturé, détruit, autant l'Orient rêvé doit être préservé, comme une précieuse bulle de l'univers mental occidental¹. » Cette terre de rêve semble de plus en plus proche avec les voyages et les périple qui la prennent pour destination.

Fuyant l'Europe dont les paysages et le mode de vie commencent à être bouleversés par les ravages de l'industrialisation, les écrivains européens prennent souvent la direction de l'Orient. Ces fuites coïncident à la fois avec l'esprit de conquête propre au XIX^e siècle mais également avec la mode suscitée par les découvertes archéologiques liées aux civilisations antiques. Les voyages se multiplient et, déjà au XVII^e siècle, nous comptons pas moins de deux cents « voyages » publiés sur l'Orient². Deux siècles plus tard, les voyages ne s'interrompent guère car chaque voyage en Orient en nourrit d'autres.

Si cet espace est évidemment une terre de pèlerinage spirituel, il est également onirique. Les écrivains voyageurs

¹ Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire, la vision occidentale de l'Est Méditerranéen*, Ed. de Minuit, Paris, 1988, p. 208.

² Stéphane Yerasimos évoqué par Jean Thévenot, *Voyage du Levant*, introduction, choix de textes et notes de S. Yerasimos, Paris, La Découverte, 1980, p.5.

considèrent l'Orient comme un détour obligé. L'attraction magnétique qu'exerce ce lieu sur eux remplit des centaines de pages qui vont à leur tour exacerber l'imagination d'autres hommes de lettres en manque d'exotisme. Ainsi, le voyage de Chateaubriand, entrepris entre 1805 et 1806 et dont le récit est publié dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, va influencer par la suite plusieurs auteurs : Lamartine commence son voyage en Orient en 1833, Nerval accomplit son séjour oriental entre 1842 et 1843, Flaubert, quant à lui, part entre 1849 et 1850. Chacun de ces écrivains fait « son voyage » en Orient tout en suivant la trace de ses illustres prédécesseurs, respectant ainsi la longue tradition des écrivains voyageurs et perpétuant le lien mystique et spirituel existant déjà entre l'Occident chrétien et l'Orient biblique.

La subjugation des lieux bibliques est également l'une des raisons de ces « voyages orientaux ». Depuis le Moyen Age déjà, Jérusalem représente un lieu paradisiaque³ et constitue pour les Européens chrétiens le pèlerinage ultime. Cet aspect biblique et religieux donne à la ville un halo magnétique et une fascination bien spécifique. Plusieurs écrivains voyageurs prennent la Terre sainte comme prétexte pour effectuer leurs « voyages orientaux ». Chateaubriand, Flaubert, Lamartine et d'autres vont défiler dans les rues de Jérusalem pour effectuer leur pèlerinage ou tout simplement répondre à l'appel de l'Orient.

Pendant cette première moitié du XIX^e siècle, nous assistons à des allers-retours ininterrompus entre l'Europe et les terres arabo-musulmanes. Le goût des choses orientales est à la mode. Dans sa préface écrite en 1829 pour *Les Orientales*, Victor Hugo explique ce fait en des termes assez clairs : « On s'occupe aujourd'hui beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était Helléniste, maintenant on est orientaliste⁴. » Ce témoignage a le mérite de montrer le degré d'enchantement qu'exerce l'Orient et tout ce qui se rapporte à lui. Les traces de cet engouement se voient même dans la vie quotidienne, comme l'influence architecturale, musicale... Et la vogue de ces « voyages orientaux » atteint vers la moitié du XIX^e siècle un tel degré que même Gustave Flaubert s'en plaint. Dans une correspondance datée de 1853, l'écrivain évoque un de ses contemporains en ironisant : « Quand je pense qu'un pareil monsieur va pisser sur le sable du désert ! Et à coup sûr (lui aussi) publier un voyage

³ Isidore de Séville (560-636) disait que « le Paradis est un lieu situé dans les régions de l'Orient. »

⁴ Victor Hugo, *Les Orientales, Œuvres poétiques*, Gallimard, Paris, 1964, p. 580.

d'Orient ! (...) Nous allons avoir encore un voyage d'Orient ! Impressions de Jérusalem ! Ah ! Mon Dieu ! Descriptions de pipes et de turbans. On va nous apprendre encore ce que c'est qu'un bain, etc.⁵ »

La floraison des voyages en Orient à cette époque répond donc à des besoins de fuite et à une recherche d'exotisme. Si « l'ici » est terne et décevant, « l'ailleurs » est éblouissant et grandiose. L'Orient est le lieu où tous ces écrivains rêvent d'aller, parfois, depuis leur enfance. Ainsi Lamartine explique : « Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait, [...] ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre. [...] Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure. [...] Voilà la source de l'idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l'Asie⁶. » L'Orient invite l'Européen à s'y déplacer parce que la délectation est au bout du voyage. Tous les plaisirs semblent exister dans cet « ailleurs » : spirituels, charnels, sexuels... L'Orient cristallise en quelque sorte la destination de la fuite et l'objet magnifié de l'exotisme. Entre l'Européen et cet ailleurs géographique, la magie opère et la fascination agit.

2. Magie et fascination

Cette fascination « orientale » s'exerce tout particulièrement sur les écrivains et les poètes romantiques. Dans ce sens, l'Orient est même l'une des grandes influences de ce mouvement. Cet espace représente en effet l'endroit que le courant romantique a élu comme la quintessence du rêve et du désir. Le voyage vers ce lieu mythifié devient une sorte de pèlerinage spirituel pour les écrivains romantiques. Les romanciers et les poètes tels Flaubert, Chateaubriand, Lamartine ou Nerval entreprennent donc leurs voyages en Orient pour nourrir leur inspiration et exacerber leur imagination. L'Orient devient même un « fournisseur » d'images dans la mesure où il constitue un réservoir dans lequel viennent s'abreuver les écrivains romantiques. Ainsi, pour expliquer les raisons de son voyage oriental, Chateaubriand s'exprime en ces termes : « J'allais chercher des images : voilà tout⁷. »

⁵ G. Flaubert, *Correspondance*. Cette citation et la plupart de celles qui vont suivre sont puisés dans un Cd-rom *Désir d'Orient, la peinture orientaliste au XIX^e siècle*, une co-production Les temps qui Courent & Visuel 14 multimédia.

⁶ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

⁷ Chateaubriand, *Œuvres romanesques et Voyages*, Gallimard, Paris, 1969, II, p. 702.

L'Orient devient même sous la plume d'Edgard Quinet un espace qu'il affuble de plusieurs « définitions ». L'enthousiasme n'y manque pas :

[...] L'Orient ! L'Orient. Le monde des tempêtes,
La terre aux vastes cieux, la terre des prophètes,
Sous les pas d'un seul homme, ainsi qu'un souvenir,
Au loin a tressailli. Sinâï se réveille⁸

Et dans le poème qui s'intitule *Novembre*, l'hiver de Paris exaspère tellement Victor Hugo qu'il n'y trouve de remède que dans l'appel à quelques « images orientales », volatiles comme un rêve qui s'étirole :

Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,
Ton soleil d'Orient s'éclipse et t'abandonne
Ton beau rêve d'Asie avorte [...]
Alors s'en vont en foule et sultans et sultanes,
Pyramides, palmiers, galères capitanes,
Et le tigre vorace et le chameau frugal
Djinn au vol furieux, danses des bayadères [...]
Imam de Mahomet, mages, prêtres de Bel,
Tout fuit, tout disparaît : plus de minaret mauve,
Plus de sérail fleuri, plus d'ardente Gomorrhe
Qui jette un reflet rouge au front noir de Babel⁹

A force d'énumérer des éléments orientaux, ce poème semble être un capharnaüm où tout l'imaginaire européen se dévoile. L'Orient hugolien abrite un assortiment de religions : des imams de Mahomet, des mages et des prêtres de Bel. Un bestiaire surréel : des tigres et des chameaux y cohabitent. Mais également des sultans et des sultanes, des pyramides et des palmiers. Le poème de Victor Hugo se transforme en un bazar de motifs orientaux qui sont censés représenter l'Orient. Nous ne pouvons pas nous empêcher alors de penser à la métaphore d'Edward Saïd dans laquelle il compare justement l'Orient à « une scène sur laquelle tout l'Est est confiné¹⁰. » Cette scène représente un répertoire culturel où l'imaginaire européen a constamment puisé mais qu'il a également nourri. Victor Hugo ne fait que s'en servir en réactivant et en ajustant de nouvelles combinaisons.

Pour ces écrivains, la quintessence de la beauté de l'Orient s'incarne dans la femme orientale. Le titre du recueil de poèmes de

⁸ Edgard Quinet, tiré du poème « le désert », extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

⁹ V. Hugo, *Les Orientales*, « Réverie », extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

¹⁰ Edward Saïd, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980, p. 80.

Victor Hugo *Les Orientales* est révélateur de cet état d'esprit. La plupart des écrivains voyageurs explorent cet espace géographique pour y trouver les délices rêvés et souhaités. L'Orient se manifeste pour Gérard de Nerval sous une forme féminine. La « terre des délices » permet, par conséquent, à ce dernier d'avoir une liaison avec une jeune femme nommée Zeynab, qui représente à ses yeux la source même d'humanité. Il déclare en effet dans son *Voyage en Orient* : « Il faut que je m'unisse à quelque fille ingénue de ce sol sacré qui est notre première patrie à tous, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de nos pères¹¹ ! »

Il faut rappeler également le fameux épisode de la liaison de Flaubert avec une célèbre danseuse et prostituée égyptienne, Kuchuk Hanem. L'apparition de cette dernière est décrite par un Gustave Flaubert, sous le charme, dans des termes évoquant l'émerveillement : « sur l'escalier, en face de nous, la lumière l'entourant et se détachant sur le fond bleu du ciel, une femme debout, en pantalons roses, n'ayant autour du torse qu'une gaze d'un violet foncé [...] Elle a sur le bras droit, tatouée, une ligne d'écritures bleues¹². » L'éblouissement de Flaubert est total. Et quand la courtisane se met à danser, l'écrivain décrit ses gestes comme si elle venait d'un passé lointain et prestigieux : « Elle s'enlève tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, chose merveilleuse ; un pied restant à terre, l'autre se levant passe devant le tibia de celui-ci, le tout dans un saut léger. J'ai vu cette danse sur des vieux vases grecs¹³. » A la lecture de ces quelques lignes, nous pouvons reconnaître les pas de danse de Salomé dans le roman homonyme. Kuchuk Hanem sera même, selon Said, « le prototype » de plusieurs personnages féminins orientaux dans la carrière littéraire de Flaubert : *Salammbô* et *Salomé* « et de toutes les versions des tentatrices de son *Saint Antoine*¹⁴. »

L'exotisme des contrées orientales lointaines provoque chez ces écrivains une multitude de sentiments imagés. Le dépaysement est total et le choc est déclencheur d'éblouissement. Flaubert, dans une lettre adressée à un de ses amis le 15 janvier 1850, raconte ses impressions : « [...] Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination, comme devant un feu d'artifice d'images en

¹¹ G. de Nerval, *Voyage en Orient*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1956, cité in E. Said, op. cit., p. 210.

¹² Dans une lettre adressée à Louis Bouilhet, citée in G. Flaubert, *Correspondance*, op. cit.

¹³ Ibidem.

¹⁴ E. Said, *L'Orientalisme*, op. cit., p. 215.

demeure tout éblouie¹⁵.» L'étonnement de Flaubert semble se traduire par un choix linguistique très spécifique : *étourdissant, feu d'artifice, éblouie...* Et l'empressement par lequel il raconte ses impressions montre le degré de son émerveillement et de son ravissement.

Si Jérusalem est l'une des causes des « voyages orientaux », elle est également un sujet de prédilection des œuvres des écrivains voyageurs. Chateaubriand demeure ainsi médusé devant le spectacle que lui offre la ville en 1807. Les souvenirs bibliques et les élans religieux le submergent. Il explique donc : « je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'homme...¹⁶ » L'ardeur religieuse de Chateaubriand s'explique clairement dans ce passage et Jérusalem n'y est pas pour rien.

A l'approche de Jérusalem en 1833, Alphonse de Lamartine ne peut s'empêcher également de décrire la ville en ces termes : « C'était elle ! Elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers. [...] Nous arrê tâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition¹⁷. » Le charme de l'Orient opère sur Lamartine. Tout devient pour lui source d'admiration et d'extase. En arrivant à Constantinople, il déclare : « vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain ; c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme¹⁸. »

En 1831, Jules Michelet arrive à Alexandrie et en historien qu'il est, il écrit : « Cette ville était le centre du commerce de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, le caravansérail où venait s'abriter à son tour toute nation, toute religion, toute philosophie ; l'hymen de la Grèce et de la barbarie, le nœud du monde oriental. Ce monde apparaissait tout entier en la reine d'Alexandrie¹⁹. » Ce qui marque dans la citation de Michelet, ainsi que chez d'autres écrivains orientalistes, est le recours fréquent au passé pour parler

¹⁵ G. Flaubert, *Correspondance*, op. cit.

¹⁶ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

¹⁷ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

¹⁸ Ibidem.

¹⁹ Jules Michelet, *Histoire romaine*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

des villes ou des civilisations orientales. Ce recours est très symptomatique du point de vue des ces écrivains. S'il y a un certain charme en Orient, il vient du passé glorieux des cultures qui y ont prospéré. Ainsi dans les écrits orientalistes, les ruines ont souvent une place de choix. Pour eux, tout ce que cet espace géographique peut offrir n'est qu'un amas de ruines et un amoncellement de vestiges. Ces traces sont, certes, des témoins d'un passé glorieux mais révèlent également un présent honteux et insignifiant. Car ce présent oriental n'intéresse pas outre mesure ces voyageurs européens pour qui l'Orient n'est pas qu'un ailleurs spatial, mais surtout un ailleurs temporel. La réalité orientale présente, avec ses ruines et ses vestiges, laisse espérer aux orientalistes de pouvoir se replonger dans un passé indéfiniment figé. Ce même passé n'est finalement que la fenêtre à travers laquelle les voyageurs écrivains peuvent apercevoir la source même de la civilisation européenne.

3. Déception et désillusion

Si l'Orient imaginaire nourrit l'esprit de rêves et alimente l'inspiration de fantasmes, l'Orient réel, quant à lui, déçoit les écrivains et désenchantent les artistes. La rencontre entre l'imaginaire et la réalité est toujours ressentie comme une déception chez ces écrivains. Les premiers déçus sont les premiers partants. Volney est évidemment l'un d'eux. Quand il débarque à Alexandrie au début de janvier 1783, la vision de la ville, pitoyable avec ses remparts démolis et ses cimetières, le déçoit. « Son » Orient ne correspond pas à l'Orient réel. Les pyramides, le Caire et le Nil qui font partie des éléments orientaux mythiques et mythifiés sont également décevants. « Ces noms ont de la majesté, fait remarquer Volney, mais les objets vus en original perdent de l'illusion des gravures²⁰. » Le constat est amer et la déception est flagrante.

Gérard de Nerval est un autre de ces déçus. Après la fascination qu'il a pu éprouver un certain moment, c'est le retour à la dure réalité. Au Caire, il se demande avec un grand désenchantement : « C'est bien là le pays des rêves et de l'illusion ! [...] Quoi ! C'est là, me disais-je, la ville des Mille et une Nuits, la capitale des califes fatimides et des soudans ? » Au contact de l'Orient réel, Nerval perd l'Orient rêvé. Il annonce ainsi cette perte dans une lettre adressée à Théophile Gauthier : « Moi, j'ai déjà perdu, royaume à royaume, et province à province, la plus belle moitié de l'univers, et bientôt je ne vais plus savoir où réfugier mes rêves ; mais c'est l'Égypte que je regrette le plus d'avoir chassé de

²⁰ Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

mon imagination, pour la loger tristement dans mes souvenirs ²¹ ! » En se déplaçant sur les terres orientales, l'écrivain se rend compte de l'énorme « décalage » entre des termes orientaux mirifiques et leurs « vulgaires » référents. C'est ce décalage, justement, que Nerval tente d'expliquer à T. Gauthier : « Toi, tu crois encore à l'Ibis, au lotus pourpré, au Nil jaune ; tu crois au palmier d'émeraude, au nopal, au chameau peut-être... Hélas ! L'ibis est un oiseau sauvage, le lotus un oignon vulgaire ; le Nil est une eau rousse à reflets d'ardoise, le palmier a l'air d'un plumeau grêle, le nopal n'est qu'un cactus...²² »

Gérard de Nerval est déçu également au sujet des harems et des femmes : « Voilà donc une illusion qu'il faut perdre encore, les délices du harem, la toute puissance du mari ou du maître [...] Pénétrons-nous bien de cette idée, que la femme mariée dans tout l'empire turc a les mêmes privilèges que chez nous²³. » Sa liaison avec Zeynab n'est qu'un souvenir. Flaubert exprime la même déception au sujet de la femme orientale. Dans une lettre adressée à Louise Colet, après son retour en France, il s'exprime ainsi : « la femme orientale est une machine, rien de plus ; elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme²⁴. » La froideur de jugement de Flaubert nous renseigne parfaitement sur son état d'esprit et le sentiment de désillusion qui le pénètre. Il faut rappeler que, à l'instar Nerval, Flaubert a eu également une liaison avec une femme orientale (la danseuse Kuchuk Hanem.)

La désillusion est totale pour ces écrivains. Gérard de Nerval s'en plaint ouvertement à son ami T. Gauthier. La séduction et l'attraction qu'éprouvait l'écrivain disparaissent pour laisser place à une ironie qui atteint parfois le cynisme. Nerval arrive même à regretter son pays parce que, paradoxalement, c'est là que l'Orient rêvé demeure. La nostalgie est flagrante dans ce passage : « Oh ! Que je suis curieux d'aller voir à Paris, le Caire de Philastre et Cambon ; je suis sûr que c'est mon Caire d'autrefois, celui que j'avais vu tant de fois en rêve, qu'il me semblait, comme à toi, y avoir séjourné dans je ne sais quelque temps, sous le règne du sultan Bibars ou du calife Hakem ! [...] N'y pensons plus ! Ce

²¹ Gérard de Nerval, « Correspondance », in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1956, p. 120, cité in T. Hentsch, op. cit., p. 213.

²² Ibidem.

²³ Ibidem.

²⁴ G. Flaubert, *Correspondance*, op. cit., cité in E. Said, *L'Orientalisme*, op. cit., p. 215.

Caire-là gît sous la cendre et la poussière, l'esprit et les besoins modernes en ont triomphé comme la mort²⁵. »

Même Jérusalem n'échappe pas à la déception. Dans une correspondance datée du 20 août 1850, Flaubert peint ce portrait sans concessions : « Jérusalem est un charnier entouré de murailles. Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de merdes et de ruines... ²⁶ » Aucune trace d'admiration biblique ou d'élan religieux ne semble figurer dans ce passage. On n'y décèle qu'un réalisme teinté de déception et de désenchantement. Le sarcasme, particulièrement cynique, de Flaubert semble même épouser parfaitement cette déception surtout dans l'équivalence qu'il établit entre le pourrissement des chiens dans les rues et des religions dans les églises.

Devant ces orientalistes voyageurs, la décadence d'un Orient vidé de ses valeurs antiques ou révolues (égyptiennes, perses, maures, etc.) s'affiche telle une réalité nue et pauvre, contrastant ainsi avec leur réservoir d'images riches et voluptueuses. Ainsi, leurs descriptions font souvent un impitoyable va-et-vient entre le présent décevant de l'Orient et ses primitives splendeurs. La déception de ces écrivains voyageurs à l'égard de ce présent oriental est incommensurable puisqu'elle se transforme même en mépris et en dévalorisation. Flaubert décrit ainsi les ruines égyptiennes avec un dédain non feint : « J'ai passé une nuit aux pieds du colosse de Memnon, dévoré de moustiques. Ce vieux gremlin a une bonne balle, il est couvert d'inscriptions ; les inscriptions et les merdes d'oiseaux, voilà les deux seules choses sur les ruines d'Égypte qui indiquent la vie. La pierre la plus rongée n'a pas un brin d'herbe. Ça tombe en poudre comme une momie, voilà tout²⁷. » L'ironie qui sous-tend ce passage dissimule très mal l'énorme déception de Flaubert devant le « spectacle » oriental.

Pour ces auteurs, aucun Orient réel ne peut remplacer l'Orient imaginaire qu'ils se sont eux-mêmes construits. Toute comparaison devient vaine et chaque tentative conduit tout naturellement à une amère déception. L'espace géographique utopique qui devait abriter l'exotisme merveilleux recherché par ces auteurs ne s'avère être finalement qu'une chimère. La déception vient surtout de l'Orient contemporain, celui de la pauvreté et du dénuement. Ce dernier n'a plus rien à voir avec son

²⁵ Ibidem.

²⁶ Gustave Flaubert *Correspondance*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

²⁷ Dans une lettre adressée à Louis Bouilhet du 4 juin 1850, cité in G. Flaubert, *Correspondance*, tome 2, 1847-1852, L. Conard, Paris, 1926, p. 204 cité in T. Hentsch, *L'Orient imaginaire*, op. cit., 213.

illustre homonyme, celui de l'opulence et du foisonnement. Cette déception va alors se transformer en une franche animosité et malveillance à l'égard de cet espace et tout ce qu'il contient. Le charme et l'attraction vont laisser leur place à des sentiments hostiles entremêlés à des attitudes de *realpolitik* colonialiste voire même de racisme primaire.

4. Animosité et malveillance

Le décalage entre l'Orient rêvé et l'Orient réel a causé la désillusion de la plupart des écrivains orientalistes. Ces derniers commencent à traduire ce décalage dans leurs écrits. Le lexique se transforme et la fascination des débuts fait place à la déception. Une froideur puis une hostilité vivace transparaissent bientôt envers l'Orient et ses habitants.

Ainsi, la grande déception de Gérard de Nerval se mue-t-elle en une prise de conscience de la supériorité de son être européen. Une supériorité raciale mais également politique puisque Nerval réactive la théorie de Montesquieu sur le despotisme oriental. L'écrivain dévoile ses opinions d'une façon presque naïve quand il déclare : « J'avais peut-être un peu cédé au désir de faire de l'effet sur ces gens tour à tour insolents ou serviles, toujours à la merci d'impressions vives et passagères, et qu'il faut connaître pour comprendre à quel point le despotisme est le gouvernement normal de l'Orient²⁸. » Poète qu'il est, Gérard de Nerval se veut être également un connaisseur de l'être arabe. Avec une franchise nauséabonde, il déclare ainsi : « L'Arabe, c'est le chien qui mord si l'on recule, et qui vient lécher la main levée sur lui. En recevant un coup de bâton, il ignore si, au fond, vous n'avez pas le droit de le lui donner²⁹. » Ces passages injurieux envers les indigènes arabes ne laissent plus de place à aucune sympathie ni aucune estime pour l'espace oriental ou ses habitants. Pour Nerval, l'attraction et la fascination du début se sont transformées en un traitement cynique et froid dans lequel l'altérité arabe ne devient qu'un prétexte pour affirmer son identité européenne et confirmer sa supériorité.

Nous allons retrouver le même traitement chez Lamartine. Pour ce dernier, l'espace oriental ne devient que misère et inertie, liées à la nature raciale de ses indigènes. Il s'exprime ainsi avec assurance et conviction : « les Turcs y ont imprimé ce caractère d'inaction et d'indolence qu'ils portent partout ! Tout y est dans

²⁸ Gérard de Nerval, « Voyage en Orient », in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1956, p. 281, cité in T. Henstch, *ibid.*, p. 187.

²⁹ *Ibidem*.

l'inertie et dans une sorte de misère ; - mais ce peuple, qui ne crée rien, qui ne renouvelle rien, ne brise rien et ne détruit rien non plus : il laisse au moins agir la nature librement autour de lui ; [...] le murmure assoupissant et la fraîcheur voluptueuse, sont ses premiers, sont ses seuls besoins³⁰. » On retrouve ici le thème du « bon sauvage » et la vieille dichotomie nature/culture chers aux philosophes des Lumières. Les indigènes orientaux constituent évidemment « ce peuple » encore à l'état de nature.

Si le charme de l'Orient agit aussi sur Lamartine, il l'a également déçu. Pour lui, l'Orient est paradisiaque et attirant mais il n'empêche que, en tant que visionnaire colonialiste, le poète français appelle non sans condescendance à le coloniser. Il déclare ainsi : « il est temps, selon moi, de lancer une colonie européenne dans ce cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie, et de former un empire immense de ces grands lambeaux de l'empire turc qui s'écroule sous sa propre masse et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abîmé³¹. » Le souhait de Lamartine de lancer une colonie dans les pays arabes montre clairement qu'il n'y a plus trace de la moindre fascination pour l'espace oriental. Dans cette citation, ce n'est plus le poète Lamartine qui parle mais c'est Lamartine le politicien qui donne ses opinions. N'oublions pas qu'en plus de sa carrière littéraire, Lamartine va avoir une carrière politique très riche : député dès 1833, puis membre du gouvernement provisoire de 1848 dans lequel il devient ministre des affaires étrangères. Il se présente même, sans succès, aux élections présidentielles du 10 décembre 1848.

La double étiquette de Lamartine (poète/politicien) influence son discours. Elle fait appel à des intérêts politiques en même temps qu'à une simple admiration « orientaliste ». Ainsi pour la Syrie, il a des plans bien précis et des vœux très réalistes : « si j'avais le quart des richesses de tel banquier de Paris ou de Londres, je renouvellerais en dix ans la face de la Syrie. [...] Un aventurier européen, avec cinq ou six cents soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim et conquérir l'Asie de Smyrne à Bassora et du Caire à Bagdad...³² » La *realpolitik* de Lamartine semble faire écho à celle de Chateaubriand. Ce dernier croyait aveuglément dans la mission messianique de la France dans les contrées orientales. Devant les paysages égyptiens, l'auteur de

³⁰ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, extrait du Cd-rom *Désir d'Orient...*, op. cit.

³¹ Lamartine, cité par Denise Ibrahim, *Arabes des Lumières et Bédouins romantiques, un siècle de « voyages en Orient » (1735-1835)*, Paris, Le Sycomore, 1982, p. 205.

³² Ibidem.

l'itinéraire de Paris à Jérusalem avoue alors : « Je ne trouvais digne de ces plaines magnifiques que les souvenirs des gloires de ma patrie : je voyais les restes des monuments d'une civilisation nouvelle, apportée par le génie de la France sur les bords du Nil³³. »

A l'instar de Lamartine, Chateaubriand appelle également à une colonisation des pays de l'Orient. Les points de vue de ces deux écrivains se rejoignent sur le « devoir » de l'Europe de « régénérer » l'Orient. Notons également que, comme Lamartine, Chateaubriand possède aussi la double étiquette d'homme de lettres et de politicien. Il va avoir en effet un parcours politique bien rempli : ministre de Louis XVIII, ambassadeur à Londres (1822) et enfin ministre des affaires étrangères (1822-1824). La similitude des parcours politiques entre les deux écrivains peut-elle expliquer, à elle seule, les ressemblances constatées dans leurs discours sur l'Orient ? A ce stade-ci, la question peut paraître légitime et la réponse ne peut qu'être affirmative.

Le réalisme colonial de Lamartine ou le pragmatisme raciste et méprisant de Chateaubriand ne sont en fait que le reflet du sentiment d'une supériorité européenne se répandant durant le XIX^e siècle. Ce sentiment transparait chez la quasi-totalité des auteurs des « voyages en Orient ». Leurs descriptions des indigènes arabes, de leurs mœurs et leurs traditions trahissent parfois le sentiment réel qui anime ces écrivains voyageurs. Un sentiment franchement colonial ou raciste (Chateaubriand, Lamartine) ou alors une condescendance inconsciente ou involontaire chez d'autres écrivains tels que Victor Hugo. Dans son poème qui s'intitule *Lmi*, ce dernier y exècre les indigènes arabes en admirant Napoléon Bonaparte et ses projets colonialistes. Il en dresse même un portrait quasi mythique :

Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident³⁴.

Chez Flaubert, la description négative de l'espace oriental passe également à travers ses habitants. Dans ce passage, personne n'y échappe : « Le juif polonais avec son bonnet de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l'ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les Arméniens maudissent les Grecs, lesquels détestent les Latins, qui excommunient les Coptes. Tout cela est encore plus triste que

³³ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris...*, op. cit.

³⁴ Victor Hugo, *Les Orientales*, op. cit., p. 684.

grotesque. Ça peut bien être plus grotesque que triste³⁵.» Les « races » orientales sont décrites dans ce passage avec distance et mépris. Nous sentons même un antijudaïsme dangereux qui s'y manifeste avec l'image du juif « se glissant en silence le long des murs », une image qui sera fréquemment reprise chez d'autres auteurs du XIX^e et XX^e siècles comme Marcel Proust. Ce dernier écrit un passage assez similaire au début du XX^e siècle : « Les Roumains, les Egyptiens et les Turcs peuvent détester les Juifs. Mais dans un salon français les différences entre ces peuples ne sont pas si perceptibles, et un Israélite faisant son entrée comme s'il sortait du fond du désert, le corps penché comme une hyène, la nuque obliquement inclinée et se répandant en grands *salams*, contente parfaitement un goût d'orientalisme³⁶. » L'analogie créée par Proust entre un juif courbé et une hyène rappelle effectivement l'atmosphère haineuse de certains écrivains orientalistes comme Lamartine ou Nerval.

En parlant des anthropologues, Mondher Kilani affirme qu'ils ont toujours été « tentés par la restitution fidèle de leur expérience de terrain et par une esthétique du divers impliquant le moi du chercheur³⁷. » Il nous semble que les orientalistes s'inscrivent dans une démarche similaire. Chateaubriand par exemple part en Orient pour écrire sur les Orientaux mais surtout pour écrire sur lui-même. Selon E. Said, « écrire est un acte vital pour Chateaubriand pour qui rien, pas même une pierre lointaine, ne doit rester vierge de son écriture s'il doit rester vivant³⁸. » E. Said relève une anecdote révélatrice à ce propos³⁹ : en faisant ses adieux à l'Égypte, Chateaubriand envoie quelqu'un écrire son nom sur l'une des pyramides. Ce graffiti commémoratif du passage de Chateaubriand symbolise bien sa démarche personnelle. Cette trace du Moi de l'écrivain orientaliste laissée sur les pierres d'un monument égyptien rejoint celle du Moi du chercheur anthropologue.

En Orient, le Moi de l'orientaliste s'inscrit dans une sorte de voyage intérieur. Les « choses orientales » ne sont que des prétextes lui permettant d'évoquer son spleen et sa mélancolie. Guy Barthélemy signale également ce fait : « Il est vrai que, dans les récits de voyage en Orient, l'hypertrophie du Moi voyageur-

³⁵ Gustave Flaubert, *Correspondance*, op. cit.

³⁶ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu, Du Côté de Guermantes*, Paris, Gallimard, 1954, p. 190, cité in E. Said, *L'Orientalisme*, op. cit., p. 328.

³⁷ Mondher Kilani, Mondher Kilani, *L'invention de l'autre, Essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, éd. Payot, 1994, p. 51.

³⁸ E. Said, *op. cit.*, p. 203.

³⁹ Cette anecdote est racontée par Chateaubriand lui-même dans ses mémoires.

narrateur semble laisser peu de place à la rencontre de l'Autre individuel. Le voyageur est généralement plus soucieux de restituer ses '*impressions*', mot qui dit assez l'hypertrophie *subjectiviste*, née de la révolution romantique, qu'autorise le genre⁴⁰. » A cause de ce Moi, il n'y a donc pas de contact possible et constructif entre ces écrivains orientalistes et les indigènes orientaux. Les premiers donnent leurs « impressions » sur les seconds. Des impressions d'où émane un mélange des quatre états, progressifs et contradictoires, par lesquels est passé l'orientalisme littéraire.

Rachid Naim (Université Cadi Ayyad, Maroc)⁴¹

Bibliographie

BARTHELEMY, Guy

1996. « Littérarité et anthropologie dans le Voyage en Orient », in <http://www.bmlisieux.com/inedits/anthropo.htm>.

CHATEAUBRIAND, F.

1969. *Œuvres romanesques et Voyages*, Paris, Gallimard.

FLAUBERT, G.

1926. *Correspondance*, tome 2, 1847-1852, Paris, L. Conard.

HENTSCH, Thierry

1988. *L'Orient imaginaire, la vision occidentale de l'Est Méditerranéen*, Ed. de Minuit, Paris.

HUGO, Victor

1964. *Les Orientales, Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard.

IBRAHIMI, Denise

1982. *Arabes des Lumières et Bédouins romantiques, un siècle de « voyages en Orient » (1735-1835)*, Paris, Le Sycomore.

⁴⁰ Guy Barthélemy, « Littérarité et anthropologie dans le Voyage en Orient », article paru en 1996 et qui est disponible sur Internet sur l'adresse suivante : <http://www.bmlisieux.com/inedits/anthropo.htm>. La mise en italiques est faite par les soins de l'auteur.

⁴¹ Rachid Naim, docteur en Sciences de la Communication. Professeur spécialisé en analyse des représentations dans la littérature, l'art et le cinéma, au sein de la Faculté Polydisciplinaire de Safi, Université Cadi Ayyad, Maroc.

KILANI, Mondher

1994. *L'invention de l'autre, Essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, éd. Payot.

LES TEMPS QUI COURENT (éd.)

2000. *Désir d'Orient, la peinture orientaliste au XIXe siècle*, CD-Rom, Visuel 14 multimédia.

NERVAL, G. de.

1956. *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade.

PROUST, Marcel

1954. *A la recherche du temps perdu, Du Côté de Guermantes*, Paris, Gallimard.

SAID, Edward

1980. *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil.

THÉVENOT, Jean

1980. *Voyage du Levant*, introduction, choix de textes et notes de S. Yerasimos, Paris, La Découverte, 1980.